

L'amnésie collective

Quais-Blues de Richard Lavoie, Québec, 2011, 75 min

Luc Laporte-Rainville

Volume 29, numéro 4, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64974ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2011). Compte rendu de [L'amnésie collective / *Quais-Blues* de Richard Lavoie, Québec, 2011, 75 min]. *Ciné-Bulles*, 29(4), 30–31.



Photos : Richard Lavoie

L'amnésie collective

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Les laissés-pour-compte, Richard Lavoie les connaît bien. Qu'il s'attache à des familles d'agriculteurs (**Rang 5**, 1994) ou à une communauté marginalisée par la société québécoise (**Le Temps des Madelinots**, 2005), le documentariste a toujours la même idée en tête : donner la parole aux exclus afin qu'ils aient une voix et qu'ils puissent exister. « Je fais toujours le même film », confie-t-il en entrevue. « Ce qui m'intéresse, c'est le Québec, les régions éloignées et les défis que les gens ont à y relever. » **Quais-Blues**, qui sera présenté aux prochaines Rencontres internationales du documentaire de Montréal avant de sortir en salle, ne fait pas exception. Ce film empreint de mélancolie raconte le drame de nombreuses communautés maritimes qui voient leur village se détériorer à vitesse grand V parce que les autorités gouvernementales les délaissent, parce qu'elles refusent de financer des quais dont l'attrait touristique et l'importance locale sont pourtant indéniables, parce qu'elles ne

comprennent pas la valeur culturelle de telles constructions — véritables témoignages du patrimoine bâti qui ont façonné tout un pan de l'histoire québécoise.

Le ton est donné d'entrée de jeu. Un non-voyant confectionne une mouche à pêche, tandis que Lavoie, derrière la caméra, s'étonne de sa dextérité. « Comment fais-tu? », lui demande-t-il. « Regarde! Tu as des yeux pour voir, toi », répond le pêcheur. La scène peut sembler anodine, mais sa portée métaphorique est grande. Car si le cinéaste Lavoie, qui affirme faire du cinéma à l'instinct, débute son film par cette scène, c'est pour dire au spectateur qu'il lui faut regarder autrement pour comprendre la détresse des régions. Notre perception du réel doit s'adapter, s'ouvrir à l'histoire québécoise qui tend à s'effacer. La collectivité québécoise actuelle, aussi urbaine soit-elle, tire ses origines du fleuve Saint-Laurent. C'est par cette route fluviale que Jacques Cartier fit ses grandes découvertes. C'est sur les

quais qui bordent cette voie que les débardeurs ont chargé et déchargé les bateaux de nombreuses décennies durant.

Ces plates-formes qui jonchent le Saint-Laurent sont aujourd'hui négligées par les gouvernements fédéral et provincial. Un authentique refoulement culturel et historique que Lavoie met en évidence grâce à d'éloquents témoignages. C'est ce que l'on conçoit à regarder et à écouter cet homme sage de Godbout, petit village de la Côte-Nord. Il constate la fuite des jeunes vers d'autres horizons, la détérioration des quais annonçant la mort du patrimoine maritime québécois... Car si personne ne s'occupe de ces belles structures artisanales, elles disparaîtront avec les aînés, dit-il à peu de choses près. Le propos frappe d'autant plus fort que Lavoie fait succéder à cette affirmation une série de plans du quai local lourdement endommagé. Rouille et délabrement avancé de l'ouvrage en disent long sur l'état de cette population. Le matériel



devient l'incarnation d'une communauté qui se meurt à petit feu, faute de moyens pour entretenir ce qui lui est cher. Le cinéaste l'affirme quand il dit : « Le quai, c'est le symbole. C'est une métaphore du pays à l'abandon. »

Ce refoulement du passé au profit d'une nouvelle (hyper)modernité grandissante tue le patrimoine. Ce qui compte avant tout, c'est le néo-libéralisme incarné par un progrès qui ne cesse de s'acoquiner avec un capitalisme sauvage. « Le quai demeure s'il y a une raison économique immédiate, renchérit Lavoie. S'il y a un gros bateau qui accoste, une mine pas loin, etc. » Exit l'idée de la préservation patrimoniale. Bonjour le profit immédiat pour satisfaire illico les bonzes de l'économie. Ce n'est pas sans raison si un habitant de Mont-Louis (un village de Gaspésie) tient des propos sarcastiques à l'endroit des instances gouvernementales. Leur parler de patrimoine? « Il nous dirait qu'on vient d'une autre planète. » La singularité culturelle doit se substituer au pouvoir de la raison instrumentale, c'est-à-dire au marchandage de tout bien à des fins mercantiles. L'histoire pour l'histoire est une futilité hors de prix. La conservation d'une richesse nationale, un luxe à oublier.

Mais les propos pessimistes recueillis par Lavoie sont compensés par la beauté des images. Que la caméra s'attarde au fleuve ou aux quais décrépits, chaque plan est

une peinture animée aux teintes lumineuses. Il y a cette volonté de sauvegarder ce qui reste de vie dans la désolation... à l'instar de cette photographie que le réalisateur côtoie aux Îles-de-la-Madeleine. Son travail s'attarde à la rouille qui contamine plates-formes et navires. Elle cherche la moindre couleur vive — sorte d'énergie encore présente témoignant d'une irrépressible volonté de survie. Trouver l'espoir dans ce qui agonise.

Ce contre-balancement élimine avec habileté tout pathos. Lavoie ne veut pas que le spectateur s'apitoie sur le sort de ces communautés. Il veut au contraire éveiller sa conscience, montrant au passage des gens qui continuent à lutter pour la restauration de leurs quais. Le fait de leur donner une existence médiatique par l'art cinématographique exprime d'ailleurs bellement cette idée. Cette évocation du passé se lie d'emblée au discours postmoderniste d'un Jean-François Lyotard quand il écrit que la modernité est une philosophie prenant racine chez les penseurs du XVIII^e siècle et cherchant à assimiler l'univers à l'idée d'un progrès salvateur par la raison et par les sciences (comprendre : par le rejet des traditions). Pour Lyotard, la complexité du monde interdit l'hégémonie d'une telle philosophie issue de la pensée colonialiste. La postmodernité, c'est la fin des grands récits unificateurs de l'homme, l'apologie de l'hétérogénéité des points

de vue — façon, pour les peuples marginalisés par le rêve moderne, d'exprimer enfin avec fierté leur spécificité.

Et c'est bien à cela que le cinéaste adhère lorsqu'il donne voix à des communautés marginalisées par la modernité québécoise. Lavoie tient un discours postmoderniste qui, loin de faire l'éloge de la nostalgie, cherche surtout à démontrer les tares d'une société qui veut faire table rase du passé. Il s'agit de montrer que cette antériorité n'est pas entièrement délétaire et obsolète. L'univers maritime dans lequel vivent ces populations ne doit pas disparaître, car il témoigne d'un mode de vie participant à la richesse d'une culture. **Quais-Blues** en fait brillamment la démonstration par les témoignages qui y ont été recueillis. Une chance de répéter le « ça a été » afin de saisir d'où l'on vient, qui l'on est et nous aider à décider en toute conscience dans quelle direction on veut aller. Un « empereur » que traquait jadis Pierre Perreault et qui persiste — pour notre plus grand bonheur — dans ce film poétique. Qui a dit que les grands documentaristes étaient tous morts? ■

Québec / 2011 / 75 min

RÉAL., SCÉN., IMAGE ET MONT. Richard Lavoie **SON** Adam Pajot Gendron **MUS.** Claude Fradette **PROD.** Geneviève Lavoie et Richard Angers **DIST.** K-Films Amérique